

LONDRES

Alice Anderson

Musée Freud / 14 avril - 4 juin 2011

Rares sont les lieux qui jouissent de la résonance culturelle du Musée Freud. Lorsque des artistes y travaillent, cette bâtisse où vécut le père de la psychanalyse après avoir fui Vienne, et qui demeura la maison de sa fille Anna jusqu'à sa mort en 1982, constitue généralement en partie le sujet de leurs œuvres. Le projet présenté actuellement par Alice Anderson s'intéresse justement au fait d'être une fille, non pas dans le rapport au père, mais sous l'angle de la relation mère/fille. L'ombre de Freud ne pèse donc pas sur l'installation sous les traits du père, mais comme l'explorateur des relations entre parents et enfants – comme théoricien et non comme le sujet de l'expérience.

C'est d'ailleurs bien plus l'artiste elle-même qui se présente dans l'œuvre comme sujet. Ses sculptures dévoilent l'influence très nette de Louise Bourgeois, à la fois sur le plan formel et dans sa façon de renvoyer le spectateur au mythe de l'enfance de l'artiste – le titre de l'exposition étant *Childhood Rituals* (Rituels d'enfance). Anderson exprime la relation entre mère et fille par le biais des métaphores de l'attachement (au sens du lien matériel) et du piège, inséparables de l'intimité. L'image que présente la maison enlacée de grosses cordes d'une brillante couleur cuivrée – des cheveux de poupées, en réalité – est pour le moins frappante. Anderson joue ici sur la perte de sécurité d'une structure domestique dont la fonction a été détournée. La maison semble ne pas être à sa place, son espace est *unheimlich* [étrange], comme le prouve le simple fait de chercher à empêcher ce sentiment.

Une toile d'araignée faite de cheveux de poupée roux bloque l'entrée du bureau de Sigmund Freud. D'une incroyable fragilité et presque invisible, elle n'en est pas moins puissante. Cette unique référence directe au patriarcat a pour but de créer une distance entre ce dernier et le reste de l'installation : ses études sont mises à part, rendues inaccessibles.

A contrario, le cœur de ces « rituels d'enfance » se situe dans la chambre d'Anna Freud. Anderson utilise alors le propre métier à tisser de la fille de Freud : une « poupée mère » est assise sur le métier, lequel est surmonté d'un cadre en bois traversé de barreaux de cheveux de poupée, tandis qu'une corde de cheveux nous conduit du métier à tisser vers un coin secret situé derrière une étagère de livres. Le métier à tisser constitue

l'une des plus anciennes et profondes métaphores de notre culture ; parmi les choses que nous tissons figurent notamment les rêves (ce qui nous renvoie notamment à l'installation de Janine Antoni réalisée en 1994, *Slumber*). Ici, dans la mesure où Anderson s'identifie elle-même au travers de ces cheveux roux, le fantasme serait que l'identité ne correspondrait qu'au produit du fantasme maternel. De même, le spectateur pourrait ressentir que les liens qu'il entretient avec l'interprétation tissée par la ruse de l'artiste sont trop serrés. Mais est-ce réellement le cas ? En fin de compte, Anderson semble suggérer que nous nous lions nous-mêmes.

Barry Schwabsky
Traduit par Stéphane Roth

Few places are as culturally resonant as the Freud Museum, and when an artist works there, the subject will always in part be the house itself, where the father of psychoanalysis came to live after fleeing Vienna. It continued to be the home of his daughter Anna until her death in 1982. And being a daughter is Alice Anderson's theme, though she is not interested in what it means to be the daughter to a father, let alone one as imposing as Sigmund Freud. Her work concerns the daughter-mother dyad. Freud presides over this installation not as a parent but as the explorer of child/parent relations—as a theorist rather than a subject of experience.

The artist herself, on the other hand, is very much present in the work as a subject. Her sculpture shows the clear influence of Louise Bourgeois, both formally and in its way of referring the viewer back to a certain myth of the artist's childhood—the title of her exhibition being *Childhood Rituals*. Anderson expresses the mother/daughter relation through metaphors of binding and entrapment, which come to seem indistinguishable from intimacy. The house itself has been bound in stout ropes of gleaming coppery red—doll's hair, as it turns out. It turns the building itself into a striking image, above all through its implication that what one might call the domestic construction is not securely placed but prone to escape its assigned situation. The home may tend to be "out of place," *unheimlich*, and the very effort to prevent this proves it's so.

A spiderweb of ginger doll's hair blocks the entry to Sigmund



Freud's study. Incredibly delicate, the web is nearly invisible but no less powerful for that. This is Anderson's one direct reference to the patriarch himself, and it serves only to distance him from the rest of the installation: his studies are placed apart, inaccessible. Instead, the heart of *Childhood Rituals* is situated in the Anna Freud Room, where her loom has been incorporated into Anderson's installation: A "mother doll" sits before the loom, on which hangs a wooden frame crossed by bars of doll hair, while a rope of hair leads from the loom to a hidden corner behind a bookstand. The loom, of course, is one of the world's oldest and most profound metaphors; among the

« Childhood Rituals »
(Rituels d'enfance). 2011
« Fort da ». 2011
Cordes et cheveux de poupée.
Rope, doll's hair

things we weave are dreams (recall Janine Antoni's *Slumber*, 1994). Here, since Anderson identifies herself by her red hair, the fantasy would be that the identity would be merely the product of the mother's fantasy. The viewer likewise might feel that he or she is too tightly bound to the interpretation that the artist has already cunningly woven, but is that really so? Ultimately, Anderson seems to suggest, we bind ourselves.

Barry Schwabsky